

Le Canada français à la fin du XIXe siècle

Jean-Charles Bonenfant

Volume 3, numéro 3, août 1967

La poésie québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036273ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036273ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J.-C. (1967). Le Canada français à la fin du XIXe siècle. *Études françaises*, 3(3), 263–275. <https://doi.org/10.7202/036273ar>

LE CANADA FRANÇAIS À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Né en 1879, Émile Nelligan n'a peut-être pas été beaucoup touché par l'univers canadien-français de la fin du XIX^e siècle, où s'est écoulée son enfance et où, de 1895 à 1900, il s'est exprimé par ses poèmes. Un observateur étranger a même noté que « ses thèmes sont plus ou moins détachés de la vie du pays »¹. On peut toutefois constater que celui qui est regardé comme le premier poète canadien-français de valeur a paru au moment où le Canada et le Québec se transformaient. Sans tomber dans la manie qui voit dans chaque année un tournant de l'histoire, on peut admettre que la dernière décennie du XIX^e siècle marque au Canada la fin d'une époque et le début d'une nouvelle.

La Confédération canadienne était née en 1867 avec quatre provinces, Québec, Ontario, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick et elle s'était étendue vers l'Ouest, d'abord, en 1870, par la création du Manitoba, puis, en 1871, par l'entrée dans le Canada de la Colombie britannique. Les plaines de l'Ouest commencèrent ensuite à se peupler, et de quelque trois millions et demi d'habitants qu'était la population du Canada en 1871, elle était passée, en 1891, à près de cinq millions. Le pays était encore regardé à l'étranger comme une colonie britannique, mais il était en réalité semi-indépendant, maître entier de sa politique interne mais ne commençant qu'à balbutier sur la scène internationale. Pendant un quart de siècle de fédéralisme, les provinces avaient réussi à affirmer leur existence devant un gouvernement fédéral qui, sous la direction d'un personnage politique prestigieux, John A. Macdonald, avait tenté de les écraser. Le vieux chef meurt en 1891 et, après quelques années de transition, il est remplacé à la tête du pays, en 1896, par Wilfrid Laurier, c'est-à-dire un

1. Jean-Charlemagne Bracq, *L'Évolution du Canada français*, Paris, Plon, et Montréal, Beauchemin, 1927, p. 379.

descendant des vaincus français du XVIII^e siècle. On pourrait croire que le problème de la dualité ethnique du Canada connaît une solution définitive, mais il n'en est rien.

Deux nations

Dans un rapport fameux sur la situation au Canada, rapport publié en 1839, Lord Durham avait déjà écrit : « Il y a deux nations au Canada. »² En effet, dans les colonies britanniques qui allaient former, en 1867, le Canada, deux peuples avaient grandi côte à côte. Les Canadiens de langue française s'étaient repliés sur eux-mêmes, mais ils n'avaient pas été écrasés par les vainqueurs, ni par les Loyalistes américains qui les avaient suivis. Au moment de la naissance de la Confédération, de 1864 à 1867, ils avaient même réussi à traiter presque d'égaux à égaux avec les Anglo-saxons, et ils avaient cru que dans le Québec ils seraient les maîtres de leur destin. Peu d'années après, naît l'idée, à la fois politique et religieuse, d'une nation canadienne-française qui a un rôle messianique à jouer en Amérique du Nord³. Les protestants de langue anglaise comprennent mal, en 1888, que le gouvernement Mercier du Québec verse une somme d'argent aux Jésuites en compensation des biens dont l'État s'était emparé au début du XIX^e siècle et que le pape soit mêlé à la procédure du règlement de cette question. Par ailleurs, les Canadiens de langue française voient dans le chef métis Louis Riel un frère martyr lorsqu'il est exécuté à Régina en 1885. Un fossé profond se creuse entre les deux groupes ethniques, fossé que ne comble pas, à partir de 1896, la présence d'un Canadien de langue française à la tête du pays.

Émile Nelligan, qui est en partie d'ascendance irlandaise, est sans doute moins traumatisé que d'autres par la

2. Lord John George Lambton Durham, *Report on the Affairs of British North America*, 3 vol., introduction et annotations de C.P. Lucas, vol. II: *Text of the Report*, Oxford, Clarendon Press, 1912, p. 16: « I expected to find a contest between a government and a people: I found two nations warring in the bosom of a single state: I found a struggle, not of principles, but of races. »

3. Jean-C. Bonenfant et Jean-C. Falardeau, « Cultural and Political Implications of French-Canadian Nationalism », dans *The Canadian Historical Association*, Toronto, University of Toronto Press, 1946, p. 56.

dualité canadienne. Comme son ami Denys Lanctôt, si la politique l'avait intéressé, il aurait sans doute été libéral, mais je crois que pour esquisser le panorama du monde dans lequel il a vécu, il faut se rappeler que déjà, à la fin du XIX^e siècle, le Canada est un pays de deux nations à l'intérieur d'un seul État et que Nelligan s'incarne dans la nation canadienne-française.

Le monde religieux

Cette nation canadienne-française, au moment où paraît Nelligan, a quelque peu perdu son monolithisme catholique et rural. Au milieu du XIX^e siècle, sous l'influence de la pensée révolutionnaire française et en réaction contre l'absolutisme de la plus grande partie du clergé, un mouvement libéral parfois anticlérical s'est développé, surtout dans la région de Montréal. Il a été combattu brutalement et surtout avec des arguments d'autorité, par le clergé catholique lié au parti conservateur qui en a énormément profité au point de vue politique. Des électeurs ont été longtemps menacés de damnation éternelle s'ils votaient pour les Libéraux, et, à des êtres simples, des prédicateurs rappelaient que l'enfer est rouge et le ciel bleu, l'une et l'autre de ces couleurs caractérisant les deux grands partis politiques. Le 26 juin 1877, dans une conférence qu'il donne à Québec sur le libéralisme politique, Wilfrid Laurier explique que « le libéralisme catholique n'est pas le libéralisme politique » et que les censures ecclésiastiques qui, en Europe, ont frappé le premier ne doivent pas s'appliquer au second ⁴.

En octobre suivant, les évêques du Québec publient un mandement collectif dans lequel on pouvait lire ceci qui était vraiment de nature à plaire aux Libéraux et à déplaire à leurs adversaires conservateurs : « Il n'existe aucun acte pontifical condamnant un parti politique quelconque ; toutes les condamnations émanées de cette source se rapportent seulement aux catholiques libéraux et à leurs principes. » ⁵

4. Sir Wilfrid Laurier, *Discours à l'étranger et au Canada*, Montréal, Beauchemin, 1909, p. 85.

5. *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, publiés par M^{sr} Têtu et l'abbé C.-O. Gagnon, nouvelle série, vol. 2 : *S. Em. Cardinal Taschereau*, Québec, Côté, 1890, p. 51.

Mais pendant quelques années encore, l'influence du clergé joue contre les Libéraux et c'est en 1896 seulement qu'une bonne partie du Québec ne craint pas de voter en faveur de Laurier et contre les évêques. Rome envoie au Canada un enquêteur, M^{sr} Merry del Val, pour « raccommo-der les Libéraux avec leurs évêques ». Le 9 décembre 1897, Léon XIII signe l'encyclique *Affari vos* qui est spécialement dédiée au Canada, que les Libéraux peuvent interpréter comme une invitation pressante pour les évêques à la paix religieuse et qui en fait apporte enfin la détente. Malgré ces luttes idéologiques assez violentes, la masse de la population est profondément religieuse et, si on compare la situation avec celle de la plupart des autres pays à la même époque, on peut affirmer que le catholicisme des Canadiens français repose sur de solides structures.

Maîtres à Ottawa, les Libéraux le deviendront aussi à Québec lorsque Félix-Gabriel Marchand prendra le pouvoir en 1897. Le nouveau gouvernement ne réussira pas toujours à faire adopter les mesures progressives qu'il juge nécessaires, comme l'abolition du Conseil législatif, une Chambre haute non élue qui a des pouvoirs absolus, ou comme la création d'un ministère de l'éducation, mais il est sûr qu'un nouvel esprit règne dans le Québec.

Vie sociale et économique

Pendant la décennie qui s'écoule de 1891 à 1901, le Canada continue à s'urbaniser. En mettant à 4 000 le chiffre de la population urbaine, on note entre les recensements une augmentation de 28,10 pour cent de la population urbaine et de 6,15 pour cent seulement de la population rurale. Dans le Québec, alors que la population urbaine était de 24,70 pour cent en 1891, elle passe à 28,97 pour cent en 1901 ⁶.

C'est que l'industrie se développe en même temps que croît un mouvement syndical qui ne réussit pas encore à corriger des situations de travail scandaleuses. En 1889, la Commission royale sur les relations du travail avec le capital

⁶. *Annuaire statistique du Canada 1902*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1902, p. 91.

au Canada a soumis un rapport qui a révélé des conditions épouvantables de travail des enfants, d'accidents du travail. « D'après les témoignages rendus devant la Commission, peut-on lire dans le rapport, c'est avec raison qu'on se plaint que les ouvriers ne sont pas payés suffisamment pour leur travail, qu'ils sont trop souvent incapables de mettre les deux bouts ensemble et que le capital profite souvent de leur pauvreté pour leur imposer ses conditions. »⁷

Faits divers

Ce ne sont pas toujours les événements s'inscrivant ensuite dans la grande histoire qui passionnent le plus les contemporains. Au temps de Nelligan, à partir de 1895, un meurtre bouleversa la province et plus spécialement la région de Montréal. Un jeune Irlandais catholique du nom de Shortis avait été envoyé par ses parents au Canada et il était comptable dans une grande filature de Valleyfield dont la direction était anglaise. Le 1^{er} mars 1895, il tue deux hommes de l'usine et en blesse quelques autres. Il subit son procès devant une population ouvrière dressée contre le jeune étranger de bonne famille. Ses avocats plaident la folie momentanée. Au début de novembre, il est trouvé coupable et, le 5 novembre 1895, on pouvait lire dans *la Minerve* : « L'esprit de justice et le bon sens de l'homme des champs ont triomphé de la science des experts et de l'habileté des défenseurs. Il y a encore des juges en Canada, et Shortis paiera sa dette à la société. Le 3 janvier 1895, à huit heures du matin, il sera pendu à la prison de Beauharnois. » Mais quelques mois plus tard, après des interventions nombreuses, venant même d'Irlande, les riches parents de l'assassin obtiennent du gouverneur général une commutation de peine en détention perpétuelle. Pendant des années, l'affaire Shortis dressera encore une partie de l'opinion publique canadienne-française contre les étrangers fortunés, capables d'obtenir du représentant du roi la grâce d'un assassin.

7. *Rapport de la Commission royale sur les relations du travail avec le capital du Canada*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1889, p. 111.

Par ailleurs, si vous ouvrez un numéro quelconque du *Monde illustré*, par exemple celui du 19 février 1898, que Nelligan dut sans doute parcourir puisqu'un entrefilet y rend compte de la réunion du 4 février au Château de Ramezay, au cours de laquelle il lut une poésie, *les Tristesses*, vous vous amuserez des préoccupations de l'époque. L'abonnement est de trois dollars par an et les annonces coûtent dix cents la ligne par insertion. En première page, on trouve la photographie du général Zurlinden, qui vient d'être nommé gouverneur militaire de Paris, et celle de jeunes Canadiens photographiés à Edmonton alors qu'ils se rendaient au Klondyke. Dans la chronique intitulée « Entre nous », le rédacteur prétend que « la réclame faite au crime par la plupart des journaux devient vraiment écœurante ». Dans la galerie de « Nos hommes illustrés en caricatures », Edmond-J. Massicotte dessine les traits de Sir Wilfrid Laurier. Le feuilleton est le roman célèbre de Pierre de Courcelles, *les Deux Gosses*. Les annonces sont pour nous amusantes. Sous le titre « Un bienfait pour le beau sexe », on promet « une poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie ». « Avez-vous besoin d'une montre ? » dit une autre annonce. « Nous les vendons si bon marché, écrit-on, que vous ne pouvez sortir sans montre », et paraît-il, « on peut obtenir une montre de 14K pour \$3.95 ». S. Carsley & Cie qui s'intitule le plus grand magasin de Montréal offre des « blouses spéciales en soie », des « étoffes siciliennes noires » et « une occasion en fait de peignoirs » et en même temps « 100 casseroles en granit de le [*sic*] meilleure qualité, prix régulier 25¢ pour 10¢ ».

Dans la livraison suivante, celle du 26 février, une gravure représente Émile Zola, mais ce n'est pas pour l'honorer. « Nos lecteurs, écrit-on, connaissent assez cet écrivain sectaire, haineux, qui, dans l'affaire de son livre sur Lourdes, il y a trois ans, s'est montré incapable de tenir sa parole, tout autant qu'il s'est révélé foncièrement mauvais. » Et la revue de conclure : « Pauvre France ! si bonne mais produisant parfois de ces verrues empoison-

nées, comme Zola et ses compères en romans naturalistes ou impies ! ».

J'ouvre *la Presse* de mercredi le 8 avril 1896. Elle contient, en première page, un compte rendu du concert de Paderewski auquel Nelligan assista et qui lui inspira le sonnet enthousiaste intitulé *Pour Ignace Paderewski*. Le compte rendu de *la Presse* est, lui aussi, enthousiaste et il commence par ces mots : « Le concert de lundi soir est un événement musical qui ne sera pas de sitôt oublié de ceux qui ont pu, malgré le prix élevé des sièges, aller entendre le grand pianiste Paderewski. »

Dans cette première page de *la Presse* de mercredi le 8 avril 1896, qui a déjà l'allure d'un journal moderne, d'autres nouvelles sont plus terre à terre. On se demande si la Ville a juridiction pour réglementer l'occupation des enfants sur la rue ; on raconte la dernière assemblée des tailleurs de cuir et on donne les plus récentes nouvelles politiques.

Les lettres

« Notre Canada est assez pauvre en gloires littéraires, écrivait Louis Dantin dans sa célèbre préface de la première édition de Nelligan, en 1903, pour que nous recueillions précieusement les moindres miettes de génie tombées de notre table. »⁸ Jusque-là, la littérature française au Canada n'a fait que balbutier. De 1760 à 1840, il y a bien quelques journaux dans lesquels on écrit très mal ; l'éloquence politique et religieuse engendre quelques textes pompeux ; des poètes comme Joseph Quesnel, Joseph Mermet, Michel Bibaud riment péniblement. Sous l'Union, il y a cependant, entre 1845 et 1852, le grand événement de la publication de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau. Pour la première fois, les Canadiens de langue française peuvent vraiment prendre conscience de leurs origines, de leurs luttes et de leur survivance jusqu'en 1840. Cependant, aux environs de 1860, un certain nombre d'écrivains de Québec, F.-X. Garneau, Étienne Parent, l'abbé J.-B.-A.

8. Emile Nelligan, *Poésies*, Montréal, Fides, « Collection du Nénuphar », 1945, p. 11.

Ferland, Octave Crémazie, Antoine Gérin-Lajoie, Joseph-Charles Taché, P.-J.-O. Chauveau, Hubert LaRue, l'abbé Henri-Raymond Casgrain travaillent ensemble, forment un petit cénacle qui permet de parler un peu pompeusement dans les manuels de l'« École patriotique de Québec ».

Au moment de la naissance de la Confédération, en 1867, les Canadiens de langue française ont donc un embryon de littérature qui est à peu près comparable à ce dont peuvent se vanter en ce domaine les Canadiens de langue anglaise⁹. La littérature canadienne d'expression anglaise s'était sans doute manifestée avant sa compagne d'expression française, ne serait-ce qu'en produisant John Richardson, l'auteur, en 1832, d'un bon roman, *Wacousta*, et Thomas Chandler Haliburton, le créateur, en 1836, d'un personnage fameux, Sam Slick, mais l'activité littéraire dont la ville de Québec avait été témoin aux environs de 1862 avait donné aux Canadiens de langue française l'impression qu'ils avaient une littérature. L'historien littéraire qui a le mieux étudié l'époque écrit, après avoir constaté que c'était peut-être peu : « Pourtant à l'époque on croyait sincèrement créer enfin une littérature canadienne. Et les animateurs de ce mouvement par la suite, malgré toutes les épreuves traversées, ne regardaient jamais en arrière sans éprouver le sentiment d'avoir réussi. L'action connue d'une dizaine de bonnes volontés semblait assurer le climat favorable à l'éclosion d'œuvres neuves et durables. »¹⁰

L'École de Québec était profondément canadienne-française. « En 1860, tout devait être national, écrit encore Réjean Robidoux ; historien national, poète national, litté-

9. A ce point de vue, même si l'ouvrage est assez élémentaire, il est intéressant de parcourir *An Outline of Canadian Literature*, par Lorne Pierce (Montréal, Louis Carrier & Co., 1927), dans lequel le critique canadien-anglais a tenté une histoire parallèle des deux littératures. On peut noter le même parallélisme dans l'*Histoire de la littérature canadienne*, publiée à Montréal (Lovell), en 1874, par Edmond Lareau.

10. Réjean Robidoux, « *Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien* dans le mouvement littéraire québécois de 1860 », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 28, n° 4, octobre-décembre 1958, p. 412.

rature nationale. »¹¹ L'École dite de Montréal sera tout à fait différente.

« Vers 1890, écrit un observateur étranger, on pourrait croire que la littérature canadienne va mourir. Le conformisme devient immobilisme. Toute nouveauté quelconque est censurée. »¹²

Dans *l'Avenir du peuple canadien-français*, qu'il publie en 1896, Edmond de Nevers, qui, ayant étudié et voyagé à l'étranger, prend aisément le point de vue de Sirius, parle de « cette quasi-impuissance de produire qui résulte des difficultés de la langue, de l'absence des hautes écoles, de la rareté des livres, de l'indifférence générale à toute question un peu élevée, du politiquage à outrance et de l'invasion progressive de l'esprit américain »¹³. Quelques pages auparavant, de Nevers, après avoir écrit qu'il existe une moyenne d'instruction composée du maigre stock de latin et de littérature emporté du collège, des renseignements multiformes puisés dans les journaux, et des études professionnelles que nul ne peut dépasser sans concevoir une fort haute idée de sa science, s'était facilement moqué de M. X..., citoyen éminent de Montréal, rencontrant M. Z..., citoyen non moins éminent de Québec et qui se quittent enchantés de leur savoir mutuel et respectif après avoir « causé pertinemment des œuvres de Bonald, du comte de Maistre et de Montalembert », après avoir cité avec à propos quelques traits méchants de Louis Veillot, rappelé quelques phrases risquées de ce malpropre de Zola et critiqué cet exalté de Victor Hugo¹⁴.

Le premier réveil sera celui de l'École littéraire de Montréal. Dans la belle et rigoureuse édition qu'il a donnée, en 1952, des *Poésies complètes* de Nelligan, Luc Lacourcière a ainsi résumé dans sa chronologie ce qu'était l'École litté-

11. Réjean Robidoux, « *Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien* dans le mouvement littéraire québécois de 1860 », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 28, n° 4, octobre-décembre 1958, p. 452.

12. Auguste Viatte, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 123.

13. Edmond de Nevers, *l'Avenir du peuple canadien-français*, Paris, Jouve, 1896, p. 160.

14. Edmond de Nevers, *ibid.*, p. 149-150.

raire : « un cercle de jeunes littérateurs, nouvellement sortis de l'Université ou encore étudiants qui, depuis novembre 1895, se réunissaient, en principe, une fois la semaine, pour discuter de littérature, lire des vers ou dissenter sur des sujets de littérature, de science ou d'art. Les plus assidus, cette année-là, étaient : E.-Z. Massicotte, Germain Beaulieu, Albert Ferland, Jean Charbonneau, Joseph Melançon, Arthur de Bussières et cinq ou six autres. Nelligan est de deux ans au moins le cadet du groupe. Les réunions ont lieu tantôt chez l'un ou l'autre des membres, tantôt dans une salle de l'Université Laval, mais n'ont encore aucun caractère officiel. »¹⁵

Jean Charbonneau, qui a sans doute été le meilleur témoin de la naissance et de la vie de l'École littéraire de Montréal, a raconté comment « en l'année 1895, par un soir de novembre », lui et Paul de Montigny, alors qu'ils étaient étudiants en droit, s'étaient rendus par hasard à un banquet politique. Atterrés par le « verbiage solennel » qu'ils entendaient, ils allèrent rencontrer des amis dans un café. Là, toujours selon Charbonneau, « longuement et avec une marque de profonde tristesse, ils s'apitoyèrent sur l'avenir intellectuel de notre pays : ils déplorèrent avec amertume la solitude déprimante dont étaient obligés de s'entourer nos écrivains clamant leur détresse du haut de leur tour d'ivoire ». De cette nuit, sans doute embellie par le souvenir, serait née l'École littéraire de Montréal.¹⁶

Le mot « École », qui peut indiquer une certaine orientation de pensée et quelque conformisme, est ici légèrement trompeur. Ce fut plutôt un groupe d'esprits, passionnés de la chose littéraire, éblouis par la lecture qu'ils faisaient des écrivains de France, bref l'épanouissement normal d'une civilisation qui sort de son primitivisme.

C'est dans ce groupe qu'Émile Nelligan fut admis le 25 février 1897. Il y trouva un auditoire plutôt que l'inspiration, car comme tant d'autres, Jean Charbonneau insiste

15. Emile Nelligan, *Poésies complètes, 1896-1899*, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, « Collection du Nénuphar », 1952, p. 33.

16. Jean Charbonneau, *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, A. Lévesque, 1935, p. 25-26.

sur le fait que le poète était en dehors du temps. « Le complet désintéressement des faits de l'existence journalière et utilitaire, écrit Jean Charbonneau à la tête du chapitre qu'il a consacré à Émile Nelligan, a hanté certains poètes que la distance marqua de son sceau. Émile Nelligan fut de ceux-là. »¹⁷

« Je regrette, écrivait Louis Dantin, que Nelligan n'ait pas au moins démasqué la part imitative de son œuvre en donnant un cachet canadien à ses souvenirs étrangers, ou, plus généralement, qu'il n'ait pas pris plus près de lui ses sources habituelles d'inspiration... Nous pouvons en chasser dans des vers flambants neufs le frisson de nos glaces, le calme de nos lacs immenses, la gaieté blanche de nos foyers; et l'absence même de prédécesseurs et de modèles nous forcera d'être nous-mêmes. Et l'âme canadienne, tout en étant moins compliquée que d'autres, n'a-t-elle pas aussi ses mystères, ses amours, ses mélancolies, ses désespérances ? »¹⁸ Par ailleurs, Paul Wyczynski, qui a étudié en bénédictin la vie et l'œuvre de Nelligan, a pu écrire: « Fruit d'une époque où la société souhaite ardemment la revalorisation des notions littéraires et esthétiques, Nelligan conçoit son œuvre presque en marge de toutes ces opinions confuses. Le milieu social — famille, école, amis, cénacle — n'ajoutera à sa vision que quelques détails. »¹⁹

J'ai tenu à faire ces deux citations pour souligner, comme je l'ai dit dès le début de ce panorama, comment au témoignage même de ses contemporains aussi bien que de l'histoire, Nelligan est en dehors du temps et de l'espace canadiens et à plus forte raison canadiens-français. Il faut beaucoup d'imagination pour lier de quelque façon Émile Nelligan à la réalité canadienne. Aussi, au moment où je rédigeais cet article, ai-je été surpris et amusé de lire dans l'ouvrage publié sur le Canada dans la collection *Petite Planète*, que Nelligan avait « rabâché en vers excellents le

17. Jean Charbonneau, *l'École littéraire de Montréal*, p. 116.

18. Émile Nelligan, *Poésies*, Montréal, Fides, « Collection du Nénuphar », 1945, p. 30.

19. Paul Wyczynski, *Émile Nelligan*, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, p. 288.

thème éternel de la défaite » lorsque dans *Ténèbres*, il avait écrit :

*Je rêve encor, toujours, au vaisseau des vingt ans,
Depuis qu'il a sombré dans la mer des étoiles . . .*²⁰

L'esquisse de la fin de notre dix-neuvième permet de rêver ce qu'eût été un Nelligan ou un autre écrivain qui eût perçu et exprimé la richesse et le drame d'êtres humains ayant connu une aventure assez particulière dans l'histoire et sur le point de pénétrer dans le monde moderne. De même qu'une trentaine d'années auparavant, un Irlandais, Thomas d'Arcy McGee, avait été, au moment de la Confédération, l'homme politique à avoir le mieux exprimé la conscience du Canada, ç'aurait pu être — ce pourrait être encore — un Irlandais canadien de formation catholique, écrivant en français ou en anglais, qui placerait le Canada dans la littérature universelle. Pourquoi n'avons-nous pas eu un James Joyce ?

JEAN-CHARLES BONENFANT

20. Robert Hollier, *Canada*, Paris, Editions du Seuil, « Petite Planète », 1967, p. 103.

LES SOIRÉES
DU
CHATEAU DE RAMEZAY

PAR
L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

LOUIS FRÉCHETTE, WILFRID LAROSE, CHARLES GILL
GONZALVE DESAULNIERS, E. Z. MASSICOTTE
JEAN CHARBONNEAU, GERMAIN BEAULIEU, ALB. FERLAND
HENRI DESJARDINS, ÉMILE NELLIGAN
G. A. DUMONT, ARTHUR DE BUSSIÈRES, PIERRE BÉDARD
HECTOR DEMERS, ANTONIO PELLETIER
H. DE TRÉMAUDAN, ALBERT LOZEAU

MONTRÉAL
EUSÈBE SÉNÉCAL & CIE., IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent
1900